

CHATEAUBRIAND : **Pages choisies**, avec une introduction, des notices et des notes, par Victor GIRAUD, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). Paris, Hachette, 1911, in-16 de xxii-328 p.

Dans ce recueil, avec les plus belles pages de Chateaubriand, on retrouvera et on admirera la méthode et la science de M. V. Giraud. En ce volume de dimensions modestes, l'auteur a réuni des fragments souvent considérables de toutes les œuvres de Chateaubriand, non seulement des chefs-d'œuvre consacrés par une admiration séculaire, mais aussi des écrits moins connus et non moins admirables, tels que sa correspondance, ses premiers essais, ses écrits de la Restauration, et surtout ses *Mémoires d'outre-tombe*. Après avoir évoqué en termes d'une précision vraiment scientifique, la physionomie morale et littéraire de Chateaubriand, M. Giraud a écrit une notice non moins substantielle sur les diverses œuvres dont il tire des extraits. Quelques notes très sobres attirent l'attention du lecteur soit sur des variantes curieuses, soit sur des particularités intéressantes de ces pages choisies.

Il ne nous appartient pas de souligner l'utilité que les littérateurs et les amis des lettres tireront de cette publication; des plumes plus autorisées que la nôtre l'ont déjà dit. Mais l'historien ne saurait se désintéresser d'une pareille publication; car les pages réunies par M. Giraud ont aussi la valeur de textes historiques. Plusieurs jugements de Chateaubriand sont des éclairs de génie projetés sur l'histoire; personnage politique, il a été mêlé, parfois de très près, à d'importants événements, de telle sorte que son témoignage a la plus grande importance, soit qu'on l'admette, soit

qu'on doive — ce qui est le plus commun — le contrôler avec minutie. D'autre part, on retrouve dans ses récits l'écho sonore des sentiments et des manières d'être qui ont régné dans le premier tiers du dernier siècle, pendant la période romantique. M. Giraud insiste sur l'importance et l'abondance de la correspondance de Chateaubriand, et les lettres qu'il nous cite nous prouvent à quel point il a raison. Aussi souhaitons-nous avec lui, et toujours dans l'intérêt de l'histoire, que l'on nous en donne bientôt une édition complète. J. GIRAUD.

La vie privée de Talleyrand, par Bernard DE LACOMBE. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de 435 p.

Détenteur de quatorze registres de documents que Mgr Dupanloup avait réunis sur Talleyrand et légués à M. Hilaire de Lacombe, M. Bernard de Lacombe essaie de reconstituer la vie de cet énigmatique personnage. Dans ce volume, il laisse de côté l'évêque, le ministre de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration et l'ambassadeur de la monarchie de juillet, pour évoquer les souvenirs les plus étranges ou les plus controversés de sa vie privée. Il nous le montre tout d'abord fuyant dans l'émigration les rigueurs de la Révolution dont il avait été l'un des premiers instruments: l'ancien évêque d'Autun devient colon et spéculé sur les terres en Amérique, tout en observant les mœurs politiques de ce peuple vraiment libre et en se compromettant lui-même dans la société de négresses. Rentré en France à la fin de la Convention, grâce à l'amitié de M^{me} de Stael, il vit avec M^{me} Grand, dont M. de Lacombe nous raconte l'existence mouvementée, jusqu'au

jour ou le Premier Consul force l'ancien évêque devenu son ministre à épouser « la belle Indienne ». Les péripéties de ce mariage sacrilège et les efforts infructueux que firent Talleyrand et Napoléon lui-même pour le faire accepter par Rome, forment l'une des parties les plus curieuses de ce livre. La plus émouvante est celle où M. de Lacombe raconte, d'après Mgr Dupanloup, la mort de Talleyrand. Cet apostat a-t-il fait avec Dieu une paix diplomatique, comme d'aucuns l'ont cru, ou bien a-t-il reconnu ses fautes et s'est-il incliné en pénitent devant Celui qu'il avait si outrageusement offensé? Voilà le problème qui a longtemps divisé les historiens et les biographes de Talleyrand. M. de Lacombe nous paraît le résoudre en commentant et en publiant ensuite en appendice le récit que fit de la conversion de Talleyrand celui qui en fut, après Dieu, l'artisan, l'abbé Dupanloup. A la lecture de cet article, il semble bien que l'ancien évêque d'Autun mourut en chrétien, réconcilié avec l'Église.

M. de Lacombe appuie ces récits sur une documentation aussi sérieuse qu'abondante, et quoique certains traits d'importance secondaire semblent dénoter de sa part le désir de relever Talleyrand dans l'opinion de la postérité, il a écrit son livre avec une réelle impartialité. C'est dire que son œuvre se lit avec le plus vif intérêt et présente une réelle valeur historique.

J. GUIRAUD.

Souvenirs d'un médecin de Paris (le docteur Poumiès de la Siboutie), publiés par ses filles. Introduction et notes par J. DURIEUX. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1910, in-8 de vi-389 p.

Ces *Souvenirs* sont, comme presque

tous les ouvrages de ce genre, une œuvre composite. L'auteur, né en 1789, mort en 1863, a commencé à les rédiger sous forme de mémoires en 1847 et s'est arrêté en 1852. Il avait auparavant tenu un journal, c'est-à-dire consigné dans une série de cahiers une foule de faits et d'anecdotes recueillis au jour le jour. L'éditeur a publié les mémoires, en y ajoutant un chapitre composé d'extraits du journal pour les années 1852-1863, plus des « compléments utiles » puisés à la même source, sur lesquels il ne s'explique pas davantage. Rien, dans la suite du texte établi par lui, ne laisse constater les additions opérées dans les neuf premiers chapitres, et le dixième, consacré à une époque dont beaucoup de témoins sont encore vivants, est évidemment fragmentaire.

Sous la forme que lui a donnée la collaboration posthume de M. Durieux, ce livre renferme une chronique vivante et intéressante de la société parisienne pendant les soixante premières années du XIX^e siècle. Le docteur Poumiès l'a fait débiter par un chapitre original entre tous, où il décrit son pays natal du Périgord avant et après 1789. Arrivé à Paris en 1810, il y vit l'Empire aux temps de sa plus grande gloire et de sa chute, fut reçu docteur en 1815 et depuis, durant cinquante ans, cumula avec aisance les devoirs de sa profession et le rôle d'observateur de la société parisienne au milieu des révolutions populaires et parlementaires. Un certain nombre d'anecdotes racontées par lui sont déjà publiées et bien connues; ses « portraits », surtout ceux qu'il trace de ses illustres confrères, ont plus de nouveauté. Il aimait faire causer tous ceux que le hasard mettait sur son chemin et, parmi les confidences qu'il